

En est-ce fini de la mondialisation ? On pourrait le croire en lisant le dernier entretien (1) de l'ancien ministre socialiste Arnaud Montebourg, grand promoteur du « Fabriqué en France », et en se rappelant du titre prophétique du livre de François Lenglet paru il y a déjà quelques années et qui annonçait cette fin de la mondialisation contemporaine. Dans le même moment, Georges-Henri Soutou publie lui aussi un article dans la revue royaliste *Politique Magazine* de septembre, sous le titre explicite «

Le fiasco de la mondialisation

». Tout cela n'est-il qu'une mode éditoriale ou est-ce annonciateur d'un véritable mouvement, non plus de défiance, mais de constat et de distanciation, voire de séparation, à l'égard d'une mondialisation jadis vantée comme une véritable « fin de l'histoire » ?

Pendant longtemps, la mondialisation m'a semblé un fait mais non forcément un bienfait avant que je la considère définitivement comme un méfait, autant politique, social qu'environnemental, et cela malgré les discours altermondialistes qui laissaient croire en une possible « autre mondialisation » qui jamais n'advint, discours auxquels j'avoue avoir été en partie sensible, par illusion sans doute plus que par discernement : après tout, le monde n'était-il pas « un », puisque, désormais, la planète apparaissait « sous contrôle » de la Technique et de la Communication, sous cet œil gigantesque que l'on nomme « internet » et auquel rien ne semblait devoir échapper ni être impossible ? En fait, **s'il y a une seule planète terrestre, il y a bien « plusieurs mondes » différents, ce que l'on nommait jadis « aires de civilisation » et de plus en plus d'obstacles à la fusion de ceux-ci dans un creuset commun** : il est d'ailleurs aussi significatif, pour évoquer les plus extrêmes de ces obstacles, que nombre de pays jadis fort accueillants aux voyageurs soient devenus des « terres maudites », ce que tend à prouver la « délocalisation » du célèbre rallye Paris-Dakar en... Amérique du sud ! Sans oublier la

fermeture de l'Afghanistan qui était, à la fin des années 1960 (2), une destination fort prisée de quelques hippies qui ne risquaient pas alors de finir otages de cette guerre commencée il y a quarante ans et qui semble ne jamais vouloir finir... En somme,

la mondialisation n'a été qu'un « moment » de l'histoire du monde, un moment désormais en passe d'être dépassé



Est-ce si étonnant, en fait ? A lire M. Soutou, pas vraiment, et cela tient au projet initial même de la mondialisation : **la mondialisation n'est pas une création spontanée et internationale** (ce dernier mot n'oubliant pas ce qui, aujourd'hui, caractérise et compose le monde - en tant que planète géopolitique-, c'est-à-dire les nations, ni égales entre elles, ni réductibles à un seul modèle d'être ou de fonctionnement),

mais bien un projet né aux Etats-Unis

à l'occasion de la Première Guerre mondiale et

qui change le sens même des relations et des échanges internationaux

. La mondialisation n'est rien d'autre, dans son acception contemporaine, que «

le projet de mondialisation libérale lancé par Woodrow Wilson par ses Quatorze Points de 1918, et qui reposait sur la SDN et la fin des discriminations commerciales, ainsi que sur le Gold Exchange Standard adopté à Gênes en 1922 et sur la collaboration des banques centrales

». Un «

projet repris après 1945 (ONU, GATT pour le commerce, FMI pour les finances). Mais il était occidental, non pas mondial, et ne comprenait pas le monde soviétique ni le Tiers Monde. (...) Cela dit, la bonne conscience des Occidentaux était totale : ce système avait pour eux une valeur universelle, et les Américains, en particulier, furent dès le départ

convaincus que les modèles alternatifs échoueraient. Et en 1990, quand le président Bush annonça l'arrivée d'un « nouvel ordre mondial », et Francis Fukuyama la fin de l'Histoire, ils étaient convaincus que la démocratie libérale et l'économie de marché n'avaient plus d'adversaires et permettraient la mise en place d'une globalisation heureuse.

» Celle-ci devenait envahissante, et sa langue de communication majeure et d'imposition aux autres, l'anglais ou plutôt le « globish », firent craindre à quelques royalistes le triomphe de ce que nous nommâmes alors « le

globalitarisme

» : c'était un terme qui rappelait, dans sa terminaison, le totalitarisme mais s'en distinguait en même temps qu'il spécifiait la particularité de l'époque et du processus d'uniformisation du monde et d'imposition d'un modèle qui apparaissait alors (et d'abord gentiment, avec le sourire...) « obligatoire », dans la ligne du propos de Jean-Jacques Rousseau, propos annonciateur (malgré lui ?) des horreurs de la Terreur : «

Nous les forcerons à être libres

» (3). La société de consommation et de distraction, ce que Philippe Muray qualifiait habilement de «

société distractionnaire

», donnait à la mondialisation ce visage souriant que semblait alors incarner le clown de McDonald's avant qu'il ne se transforme en sinistre « Joker » aux yeux d'une partie de la population non-consentante à la globalisation triomphante...

Le grand malentendu entre la mondialisation et les nations est qu'elle souhaitait faire accepter à tous les peuples comme universelles des lois ou des idées qui n'étaient qu'occidentales, voire simplement « états-uniennes », celles que Benjamin Franklin et Henry Ford (suivis en cela par Wilson et Truman) incarnaient pour les avoir théorisées et ordonnées. Or, « **les valeurs occidentales ne sont plus admises comme universelles. La Chine estime avoir son propre modèle à diffuser (...). Moscou et Pékin sont d'accord pour remettre en cause le modèle international occidental (droits de l'homme et mondialisation sous toutes ses formes primant sur les souverainetés nationales) et pour penser que le développement économique dépend plus du renforcement de la puissance nationale que de l'adoption du modèle démocratique libéral. Et ils font largement école.**

» En fait, le président de Gaulle, entre 1958 et 1969, avait mis en avant

la particularité française

(formule plus appropriée que celle d'exception, plus « isolationniste » dans son acception géopolitique) et démontré par avance

l'imposture de la mondialisation que portaient et vantaient les Etats-Unis de Kennedy et de Johnson et « l'Europe » de Jean Monnet

, ce dernier plus mondialiste qu'europpéen contrairement à ce qu'en disent les discours officiels de l'Union européenne. En ce sens, de Gaulle avait retenu la leçon des Capétiens qui se méfiaient de « l'Empire » parce qu'il n'est souvent rien d'autre que « la puissance de l'Autre » sur les nations qui se veulent indépendantes et souveraines sur leurs territoires respectifs.



La nation française doit-elle s'extraire de la mondialisation dans laquelle elle s'est, depuis une bonne trentaine d'années, imprudemment aventurée ? Sans doute, et sans doute le plus rapidement possible, pour éviter d'être entraînée par la chute du système tout entier, une chute qui ne se fera pas d'un seul tenant mais plutôt par pans entiers, l'un après l'autre. **Il ne s'agit pas de se fermer au monde mais de mieux s'en distinguer pour mieux en apprécier les différents aspects et promouvoir des relations internationales, d'échanges et de concertations, et « être soi-même » et « faire de la force » pour pouvoir peser sur la scène internationale**

, non comme un poids mort mais

comme une puissance active et médiatrice

, ce qui est la vocation profonde de notre pays.

(à suivre)

Notes : (1) : entretien paru dans **Le Monde**, dimanche 8-lundi 9 septembre 2019.

(2) : Avant 1973, surtout : avec la chute de la monarchie de Zaher Chah, renversée par le prince Daoud qui établit alors une République tombée entre les mains des communistes en 1979, date de l'intervention soviétique et de la naissance des courants sunnites islamistes, l'Afghanistan devient une « terre hostile »...

(3) : le terme de **globalitarisme**, apparu en 1990 dans notre petit cercle d'études royaliste de Rennes et diffusé à partir de celui-ci, a été jusque là plutôt sommairement défini, en quelques dizaines de lignes et quelques articles presque confidentiels : il mériterait pourtant approfondissement et ouvrages d'explication, et il serait légitime, au regard de sa naissance, que les intellectuels royalistes s'en emparent vraiment...

